

Suite de la page 15

«Quand une trentaine de consommateurs et de producteurs se sont groupés pour monter une coopérative maraîchère dans la campagne genevoise en 1978, personne n'y croyait», se souvient Claude Mudry, l'un des responsables des Jardins de Cocagne. En moins de deux ans, la coopérative réussit pourtant à fournir en légumes quelque 150 familles membres. Trente ans plus tard, elles sont plus de 400, soit un total de plus d'un millier de personnes.

«Il a fallu du temps avant que le train ne se mette en marche, mais la Suisse romande a bien suivi le chemin tracé par Cocagne, observe Nicolas Bezençon, d'Uniterre. Depuis quelques années, des projets se mettent en place dans tous les cantons, que ce soit à Neuchâtel, en Valais ou dans le Jura.» Le boom le plus fort est enregistré dans les cantons de Vaud et de Genève, qui regroupent près de deux tiers des 21 projets mobilisant une centaine de producteurs et près de 7000 citoyens romands.

Soutenir les producteurs

Mais qu'est-ce qui pousse les uns et les autres à s'engager? «Pour les producteurs, les filières habituelles sont toujours moins bien rémunérées, analyse Nicolas Bezençon. Beaucoup commencent à se faire à l'idée que l'agriculture de proximité peut constituer une alternative économiquement viable.» Mais les motivations ne sont pas que financières. Dans un monde globalisé qui remet en question l'agriculture locale, les producteurs interrogés citent à l'unanimité la satisfaction que leur procure ce nouveau mode de fonctionnement.

«Savoir pour qui et pourquoi je produis donne davantage de sens à mon métier», témoigne Raphaël Piuze, cofondateur des Potagers de Gaïa. Basée à Genève, cette structure approvisionne chaque semaine près de 40 ménages avec un panier composé de légumes de saison, d'herbes fraîches, de tisanes et de sirops. «Le lien direct avec l'acheteur induit une plus grande responsabilité. Les gens peuvent poser des questions, s'informer, nous dire ce qu'ils pensent de notre façon de travailler, nous rendre visite.»

Ceux qui se lancent disent avoir été influencés par Cocagne ou par d'autres initiatives similaires. Ils ont aussi vécu l'expérience du contact avec le consommateur par le biais des marchés ou de la vente directe. «La grande différence, c'est qu'en faisant de la vente sur son



Pour permettre aux membres de se rencontrer entre eux et d'avoir un contact régulier avec les producteurs, l'association des Jardins du Flon leur donne rendez-vous le mardi à la Maison du Peuple, à Lausanne. Ils garnissent ainsi eux-mêmes leur panier des fruits et des légumes qu'ils ont payés d'avance lors de leur inscription. Olivier Born

domaine, on est seul pour tout préparer et surtout on ne sait jamais combien d'acheteurs on aura, juge Martine Meldem, coprésidente des Marchés paysans et fondatrice de l'association les Jardins du Flon, à Lausanne. L'agriculture contractuelle permet de planifier les cultures en sachant à l'avance quelles quantités de légumes seront vendues. Le plus incroyable est de se sentir soutenus par un public essentiellement jeune, qui défend les paysans suisses et qui se préoccupe de savoir ce qu'il y a dans son assiette!»

Bio ou pas bio?

Une des questions que ce public se pose est justement de savoir comment sont produits les légumes et autres produits qu'ils reçoivent. Bio, pas bio, avec quel label? «On doit

faire attention à ne pas freiner les projets des agriculteurs avec des critères régissant leur production, répond Nicolas Bezençon, d'Uniterre. Plutôt que de rentrer dans le carcan des labels, il faut faire en sorte que les exploitants s'en sortent. En revanche,

«C'est incroyable de se sentir soutenu par un public qui défend les intérêts des paysans et qui veut savoir ce qu'il y a dans son assiette.»

Martine Meldem, productrice

des efforts sont demandés à chacun pour qu'il soit transparent dans sa façon de travailler et qu'il fasse des efforts tant au niveau social qu'écologique.»

Une bonne partie des producteurs engagés dans l'agriculture contractuelle produit en bio (ils sont 16 sur 21), tandis que d'autres sont sans label, à l'instar des Potagers de Gaïa. «Sur le domaine, tout est cultivé en biodynamie, explique Raphaël Piuze.

parfois un noyau dur de personnes très impliquées dans les questions touchant à la souveraineté alimentaire ou aux OGM, note Nicolas Bezençon, d'Uniterre. Mais en général, les adhérents couvrent toutes les couches de la société, du squatter au banquier en costume-cravate qui s'arrête au point de distribution avec son 4x4.»

La majorité d'entre eux semblent en tout cas enchantés de l'aventure (voir encadré). Il arrive toutefois que certains s'aperçoivent que recevoir un sac plein de légumes chaque semaine ne convient pas à leur mode de vie. Ceux-là interrompent en général leur abonnement au terme de la première année. D'autres se lassent aussi de leur panier qu'ils trouvent parfois un peu triste durant les mois d'hiver, en dépit des nombreuses recettes que les associations ou coopératives leur fournissent régulièrement. Les Jardins du Flon ont quant à eux trouvé une parade simple mais efficace au blues hivernal. Ils proposent en effet à leurs membres de troquer entre eux les choux-fleurs ou autres légumes dont ils ne veulent pas!

Alexander Zelenka

Travail aux champs: L'expérience du coopérateur

Aux Jardins de Cocagne, l'abonnement à un grand sac de légumes inclut quatre demi-journées de travail annuel pour les coopérateurs. Nous nous sommes mis à leur place durant quelques heures.

«On va commencer par le rampon, annonce le responsable des Jardins de Cocagne Claude Mudry en désignant un empilement de palettes contenant plusieurs milliers de plantons. Ensuite, nous allons donner un coup de main à ceux qui préparent les sacs à distribuer cette après-midi en ville.» Après un café bu en compagnie des cinq jardiniers présents, on sort pour affronter le froid régnant en cette matinée d'octobre sans soleil.

Le moment est venu de se mettre au travail. Cela tombe bien, la température n'invite pas à la paresse. «Pas besoin d'enfoncer profondément les plantons de rampon, explique la jardinière Aline Seigne. Il suffit de bien les caler, en suivant des lignes aussi droites que possible.» Plus facile à dire qu'à faire. Un mètre à peine après avoir com-

mené, on s'aperçoit qu'on est déjà en train de dévier. Pour la ligne parfaite, c'est raté. Les jardiniers, eux, s'en sortent nettement mieux. Mais chaque nouvelle palette ramène un peu d'espoir. Les prochains plantons seront peut-être mieux alignés!

Un coup d'œil à la montre chasse ces réflexions. Près de deux heures ont passé. Il est temps de prêter main-forte à ceux qui sont en train de remplir les sacs. Dans la grange où les grandes et petites parts ont été soigneusement alignées, le ballet des légumes a commencé. Salades par-ci, betteraves par-là, des caisses se vident les unes après les autres pour disparaître au fond des cabas de papier. «Le plan de culture est calculé de manière à ce qu'il y ait suffisamment de légumes pour tous les coopérateurs, indique Claude Mudry. Si la récolte est mauvaise, on s'arrange pour acheter la production d'autres maraîchers bio de la région.»

Par strates successives, poivron, trévis, côtes à tondre et épinards viennent compléter l'assortiment de légumes de

la semaine tandis que des plaisanteries s'échangent par-dessus les sacs. «Ma tournée est prête, je pars maintenant», dit Paola, une coopératrice venue aider pour les livraisons en plus de ses quatre demi-journées de travail déjà effectuées dans l'année. Sur les étals, les 400 sacs débordants de légumes sont fin prêts à être déposés dans la journée aux différents points de distribution du canton.

Midi est passé depuis quelques minutes. Une demi-journée vient de s'écouler sans qu'on ait vraiment l'impression d'avoir fait grand-chose. «Ces coups de main sont très utiles, nous rassure Claude Mudry. Il arrive qu'il y ait jusqu'à dix coopérateurs qui viennent nous aider en une journée. Nous avons calculé que cela représentait l'équivalent de deux postes à plein-temps.» Encouragé par ces paroles, on se laisse convaincre que notre présence a été utile. En chassant aussitôt le souvenir des lignes de rampon qui commençaient presque à zigzaguer à certains endroits!

A. Z.



Les membres des Jardins de Cocagne, à Genève, effectuent quatre demi-journées de travail par an. En ce moment, certains aident à planter du rampon. Alexander Zelenka